**La fin des héros du stade ?**

Le philosophe déplore la dénaturation du sport : désormais à qui s'identifier ?

Par Jean-Luc Marion\*

Publié le 26 juin 2008 6 Le Figaro

L'actualité sportive coule comme un long fleuve tranquille, avec des crues régulièrement organisées, surtout en été. Ces mois-ci, nous consommons le Championnat d'Europe des nations en football, et nous ingurgiterons aussitôt après le Tour de France et les Jeux olympiques de Berkin je veux dire de Pékin. On pourrait donc croire que le sport, qui occupe la presse quotidienne, qui génère chaque jour plus d'argent, qui devient partie prenante de l'économie globale, qui interfère de plein droit avec la vie politique, n'a jamais été aussi vivant qu'aujourd'hui : c'est l'avis du Comité olympique international et de tous les industriels du sport. Mais c'est une opinion de moins en moins crédible. Il se pourrait que le sport ait commencé à décliner, pour un jour peut-être disparaître. Pourquoi d'ailleurs ferait-il exception à la règle : tout ce qui a eu un commencement aura une fin si les civilisations sont mortelles, le sport, produit de civilisation, l'est aussi.

Né sous sa figure moderne à la fin du XIXe siècle, le sport repose d'emblée sur un paradoxe : il ne consiste pas en l'exercice physique lui-même, qui se trouvait déjà depuis toujours pratiqué dans la guerre et le travail manuel sans avoir besoin d'organisation et de codes particuliers. Il consiste au contraire dans un effort physique pratiqué pour le plaisir, et d'abord le plaisir de celui qui le regarde. Les premiers sports furent le turf et la boxe, et les premiers sportsmen ne pratiquaient rien eux-mêmes, mais se bornaient à parier sur les animaux et les prolétaires mis en compétition devant eux. Le sport se pratique en fait essentiellement par procuration, par le transfert de ceux qui n'en font pas se reconnaissant sur ceux qui en font. Son développement repose sur l'identification de la foule de ceux qui ne le pratiquent pas avec la minorité des compétiteurs effectifs.

On pouvait courir avec Jazy

Tout dépend donc de cette identification, dont le ressort a varié suivant les époques. Il y eut d'abord l'appartenance à un groupe ; par exemple les collèges (Cambridge contre Oxford, Yale contre Harvard en aviron, Boston College et Notre-Dame en football américain, etc.), les communautés ethniques (Joe Louis, ou Jesse Owens pour les Noirs américains), ou religieuses (les Celtics catholiques et les Rangers protestants à Glasgow), les castes (Racing contre Stade Français, etc.), les villes ou quartiers d'une même ville (ainsi les doublets Torino/Juve, Atletico/Real, etc.), jusqu'à la nation (la Nazionale, les Bleus, la Mannschaft, etc.). Or, cette identification se trouve aujourd'hui radicalement compromise par l'internationalisation croissante des compétiteurs : l'amendement Bosman, les équipes quasi sans nationaux (Chelsea ne comporte presque plus de joueurs anglais), les nationalisations abusives, etc. rendent toujours plus problématique le transfert.

On pouvait aussi envisager que l'identification à un individu, ou à une équipe, repose sur le fait que le supporteur a pratiqué lui-même le même sport et prétende y avoir excellé à son niveau ou, à tout le moins, s'y connaître. Ainsi pouvais-je, jeune, courir, bien que dans la course cadets, dans la même réunion que Jazy, comme tout footeux amateur pouvait croire qu'il jouait au même jeu de Kopa (voire Platini) et tout pédaleur de la vie courante pouvait s'imaginer connaître la fatigue de Bobet ou d'Anquetil. Mais cette autre assimilation ne cesse de disparaître : la professionnalisation extrême, l'écart incommensurable des gains et surtout la préparation physique (en clair le dopage, dont c'est le premier danger) omniprésente manifestent clairement que les champions d'aujourd'hui ne pratiquent plus du tout les activités physiques réelles, qui restent accessibles au peuple commun, nous.

Quelle identification reste encore possible ? Celle sans doute qui permet de faire imiter, admirer et acclamer les idoles habituelles chanteurs sans chansons, acteurs sans filmographie, écrivains sans livres, tous les guignols de l'universelle « pipolisation ». Certains héros sportifs supposés doivent leur notoriété et leurs fortunes moins à des exploits sur le terrain, qu'à leur seule image. Image de quoi, sinon du produit qu'ils servent à emballer et promouvoir, comme des Mickey ou des Schtroumpfs vantant des sodas, des sandwichs ou des pantalons de toile ? Seul le spectacle, sans autre prestige que de se faire voir, permet encore l'identification du spectateur, devenu essentiellement le télé-specteur, c'est-à-dire strictement le spectateur à distance déjà, désengagé, déjà lointain au sport, désormais sans sportif (et d'ailleurs la part des spectateurs physiques au stade ne cesse de diminuer dans le budget des clubs et organisations). La baisse de fréquentation de la télévision intervient au moment précis où elle seule peut encore assurer l'identification du sport, réduit à un spectacle aux sportifs, réduit aux spectateurs. Il n'y a rien que de très logique à ce que les télévisions américaines fassent désormais non seulement le programme des Jeux olympiques (imposant le soft ball et le volley de plage, supprimant le kilomètre départ arrêté et le sabre), mais même ses horaires (avec des finales de natation le matin pour coïncider avec la soirée aux États-Unis.) : même et surtout à Berkin, je veux dire à Pékin, le sport disparaîtra dans la terne lumière de l'écran.

J'achète encore chaque jour un quotidien sportif, mais très souvent je n'ai plus le courage de l'ouvrir : j'ai l'impression de lire un magazine qui aurait remplacé les résultats sportifs par une énorme rubrique de fait divers. Tant mieux, cela me donnera du temps pour recommencer à courir sérieusement. Nous deviendrons des sportifs sans le sport. Enfin libres.

» Le dernier projet d'une société sans projet

\* Professeur à l'Université Paris-Sorbonne et au département de philosophie de l'Université de Chicago